



# L'Affaire du Luberon

## Scènes de la vie maçonnique

Épisode 10

Nos deux frères belges m'avaient attendu  
avec impatience.

Victor et Damien, nos deux frères belges, m'avaient attendu avec impatience au comptoir des ventes. On leur avait dit que je collationnais toutes les informations sur l'affaire. Ils venaient vers moi aux nouvelles et je les ai trouvés très excités. Comme j'étais triste et fatigué, j'ai mis de la mauvaise volonté à satisfaire leur curiosité. Je redoutais aussi mon patron. Qu'il me voie en conversation avec des étrangers sans qu'une seule bouteille soit achetée allait forcément lui déplaire. Eh bien, pas du tout. Il m'engagea même, tout sourire, à « informer » nos visiteurs. Lui aussi avait appris que je tenais procès-verbal, mais il ignorait que je rédigeais dans le vide, ne sachant rien, n'apprenant rien sauf que mon pauvre Théo avait terriblement vieilli en trois jours.

- Dis-nous tout, Titou, dis-nous tout : Alors, ces orgies dont on parle ?

Ce fut la première allusion aussi claire à ces bientôt fameuses orgies qui auraient provoqué la mort de Marianne. La graine semée par Juliette poussait vite. Damien s'en trouvait alléché. Le sexe le met en joie. Hors ce sujet, il se montre toujours le plus sérieux et le plus généreux des frères. Il me chuchota : « Quand la marquise et le baron entrèrent dans la villa du Luberon, elle s'écria : Pourquoi dit-on toujours « foutre d'âne », baron ? Le foutre d'homme sent aussi bon. »

Sur le Mail, on ne parlait plus que de ces orgies maçonniques, m'apprirent-ils. La *Coupe des Deltas* suivait son cours, mais chacun ajoutait un détail à ces frénétiques orgies que les francs-maçons enrichissaient de leurs rituels. Les hurlements de plaisir avaient alerté les habitants de la villa voisine, d'où la tornade des hélicoptères venus tout droit de l'Élysée.

Victor n'était pas moins émoustillé que Damien.

- Titou, réponds-moi : Cette Marianne n'est ni une sœur ni une amie pour toi. Elle a été pendant un an la pépé d'Ulysse. Il l'a quittée, tu t'en fous, moi aussi. Je te parle donc très librement. Cette affaire du Luberon est merveilleusement surréaliste. Quand sur le port de Saint-Tropez, tu vois monter milliardaires et petites poupées sur le yacht d'un gros porc de la bonne société, nous n'en avons rien à secouer. Il en a été, il en sera toujours ainsi. Mais quand tu connais les francs-maçons aussi bien que toi et moi, belges ou français, tu écoutes autrement ces descriptions d'orgies en décors. Je pense qu'au degré de Rose-Croix, ils doivent être plus savoureux qu'en décor de maître. Des frères et des sœurs se sont donc mis nos décors pour aller forniquer en groupe avec cette Marianne Laroque et ses copines comédiennes ? Tu vois le tableau ? Du Salvador Dali ! Et la police vient arrêter Théo ! Et *Big Brother Bear* trône sur le mail ! Et cette Marianne Laroque, reine des téléfilms, tout le monde connaît ses fesses, ses seins, son sourire ! Titou, Titou, des serpents sifflent sur nos têtes. La belle et sensuelle Marianne, la fée de nos soirées télé, donne envie de l'étrangler à des millions de pauvres bougres déshérités du sexe. Qui s'est dévoué pour lui serrer le qui-qui ? Elle est l'amie des francs-maçons, orfèvres en orgies, comme chacun sait. Lequel s'est chargé de son exécution ? Vivante, elle fascinait, que ne fera-t-elle morte ? Antidote à la Vierge Marie, elle est une Marianne républicaine salace. Sur quel échafaud l'a-t-on immolée ? Celui de La Roquebrussanne, capitale de la pétanque et de la douleur, buisson ardent d'orgasmes étrangleurs ?

J'étais ahuri.

- Ne t'en fais pas, ô Titou ! Te voici devenu l'historiographe de nos débauches. S'il le faut, je serai ton nègre. Je rédigerai pour toi les passages équivoques de ton procès-verbal. Il deviendra l'évangile noir sur lequel, dans

l'avenir, nous prêterons serment pour passer d'un degré à l'autre.

- Vraiment ? Tu écrirais pour moi ce que tu viens de me dire ? Les mots mêmes ?
- Oui, mon frère, c'est promis, et je poserai à vos loges la question qui m'angoisse : Pourquoi ne pas nous avoir invités, Damien et moi, à ces orgies rituelles dans le Luberon ? On me dit que Victor de Carpentras y fut convié. Pourquoi lui et pas nous ? Tu sais pourtant, ami Titou, que Damien et moi, sommes sans préjugés.

Victor, qui s'emportait, prit alors conscience de l'état où il me mettait :

- Tu l'aimais, cette fille, Titou ? Tu étais amoureux de Marianne ? Ah ! Malheureux ! Tu es perdu.

Que lui répondre ? Il m'avait déjà expliqué plusieurs fois que l'humour noir des surréalistes aidait à ne pas séparer la vie de la mort. Ce sont là des idées d'intellos. Pour moi, vie et mort se combattent, mais je comprends ce que Victor veut dire. Tout à coup, parce qu'elle était la fille de Théo, Marianne me devenait très chère et je pouvais en paraître amoureux, mais ça, Victor n'avait pas les moyens de le comprendre ou de le deviner.

À peine avaient-ils quitté la coopérative, que je vis arriver Gilbert Hesse, habillé d'une belle chemise d'été, style grand couturier, qui le rendait encore plus élégant et distant. N'importe qui, au comptoir de vente des vins, pouvait sentir comme moi qu'il était ou qu'il se voulait d'une espèce humaine supérieure. Il n'est pas le seul Parisien à nous faire cet effet.

Les petits comme moi subissent bien souvent l'amabilité distante des gens de la haute. L'espèce des seigneurs n'a pas disparu en République française, surtout dans un coin de villégiature à la mode comme le Luberon. Les gens de la Haute parlent toujours d'égalité, surtout s'ils sont socialistes ou maçons, mais c'est toujours d'au-dessus de nous qu'ils se déclarent nos égaux.

Gilbert venait lui aussi aux nouvelles. Bernard, s'est-il plaint à moi, l'empêchait de joindre son grand ami Théo. Un tel barrage était insupportable. Lui, Gilbert, proche de Théo depuis plus de vingt ans, acceptait mal de voir Bernard lui fermer la porte de Mégara. Je réussis à ne pas lui laisser deviner que j'avais, moi, passé la matinée avec Théo et les trois vénérables. Il s'excusa auprès de moi de son échec à *La Coupe des Deltas* comme si c'était là un accident imprévisible. Je ne fis pas de commentaires. Quand les Parisiens comprendront qu'ils font tout ou presque tout beaucoup moins bien que les autres Français, la France en

général et la franc-maçonnerie en particulier auront progressé vers la vérité.

- Et ces orgies, Titou, qu'en penses-tu ?

Voilà que Gilbert lui aussi tenait la mort de Marianne pour le résultat inévitable et, somme toute, normal et moral des débordements de certains avec certaines. Je lui demandai d'où il tenait ses informations sur les orgies du Luberon.

- Oh ! Tout le Mail en parle, mais j'en ai longuement bavardé avec Edgar Joly. Spécialiste en sécurités, il connaît toutes les villas de la région. Il sait où se cache les pot-aux-roses.

Sur le moment, j'ai entendu « *les poteaux roses* », qui sonne comme « pot-au-rose. » Je n'ai donc pas compris ce que Gilbert voulait me dire, mais j'ai retenu qu'il était en relation personnelle avec Edgar Joly. Cela me confirmait que la rumeur contre nous était lancée ou soutenue par la Grande Loge Nationale. Il me paraissait de plus en plus clair que ces faux frères protégeaient les leurs en dirigeant les soupçons sur la rue Tournefort. Je le dis à Gilbert qui se montra tout à fait d'accord avec moi. L'orgie est une pratique des gens riches. Nous, dans le peuple, lui dis-je, on se bourre parfois la gueule et on se tripote sous les tables, mais ces innocentes pratiques populaires ne s'appellent pas des orgies. D'ailleurs, et sans même parler des gens de la classe moyenne, il y a le tempérament des individus. Aller en orgie avec Anne-Marie ou Alain ou Thérèse ou Henri, c'est inconcevable ! Conclusion : si des francs-maçons se retrouvent dans une orgie, ce sont nécessairement ces faux-frères de l'obédience friquée. Gilbert et moi, nous nous sommes quittés bien d'accord là-dessus. Mais, en même temps, subsistait en moi un malaise. Que fricotait avec Edgar Joly ce grand ponte parisien de la Grande Loge de France ? Ce serait donc vrai qu'il y a projet de fusion entre leurs deux systèmes de hauts grades ?

J'ai connu, ce soir-là, une grande déprime. Aucun courage pour rien. J'avais accumulé fautes et confusions. Peut-être avais-je très mal compris ce que l'on attendait de moi en me chargeant de ce procès-verbal. Jusqu'alors, mon travail ne servait strictement à rien. Les vénérables n'avaient pas prêté intérêt à ma grande idée de tableau où figureraient quart d'heure par quart d'heure tous les présents à la fête donnée pour Théo le dimanche du crime. J'en ressentais de la déception et un peu d'amertume.

Il me faut ajouter une raison personnelle à ma déprime. J'ai deux enfants, une fillette de onze ans et un petit garçon de huit. Tous les ans, début juillet, ils partent en colonie de vacances dans un

village des Alpes du côté de Briançon. C'est moi qui les ai toujours conduits au car de la colo. Le matin de ce jour, qui aurait dû rester sacré pour eux comme pour moi, je suis allé prendre le petit-déjeuner à Mégara. J'avais demandé ma journée. Mon patron me l'avait accordée pour que je puisse aussi assister à la suite de la Coupe, mais en début d'après-midi, voilà que je retourne à la coopérative, tombe sur nos frères belges, puis sur Gilbert et voici que les employés de la coopé m'interrogent sur les orgies. Cela ne semble même pas les étonner ni les scandaliser. Se définir par le secret, qu'est-ce que cela peut bien dire à des gens qui ne connaissent même pas le sens du mot initiation ? Comme toujours Théo a raison : ne disons plus secret, prohibons ce mot malfaisant, disons intimité.

Phénomène nouveau pour moi : je ne trouvais plus aucun intérêt à la Coupe. Le Bègue ou Le Chimpanzé ? Quelle importance ?

Puis, quand je suis rentré à la maison, elle était vide. Ma déprime a redoublé, mais Yvette qui a le sens des choses graves avait prévu que je déprimerais. Les autres années, le jour du départ des enfants, nous allions au restaurant pour fêter notre liberté retrouvée. C'est ce que nous nous disions l'un à l'autre. En réalité, c'était pour ne pas souffrir de la maison sans les enfants.

Cette année, Yvette, voulant m'éviter le restaurant, avait imaginé autre chose. Elle est arrivée à la maison avec Raymonde, une infirmière de son hôpital, mais politisée « jusqu'à la gauche », comme Raymonde le dit elle-même.

Nous avons commencé par prendre le pastis et Raymonde s'est moquée de moi. Yvette lui avait dit que j'étais amoureux de Marianne Laroque et que sa mort m'avait tourné la boule. Raymonde, toute contente de dîner avec nous, y est allée plein gaz. Tomber amoureux d'une actrice de la télé, c'était être fêlé de la gargoulette. Yvette a surenchéri en racontant que je n'avais jamais manqué un épisode du long feuilleton que Marianne avait tourné dans les environs d'Aix. Moi, j'avais du mal à supporter leurs moqueries, car je devais tenir secret que Marianne était la fille de Théo. J'ai été pris d'une sorte de rage et, ce que j'avais l'intention de demander à Yvette en privé, le soir en nous mettant au lit, je le leur ai demandé à elles deux pendant notre repas : Est-il normal de présenter le cul nu de sa propre femme à la face du théâtre pour qu'une actrice apprenne à bien hurler, à bien souffrir, à bien gémir et à faire ce qu'il faut pour devenir une grande comédienne ?

Mes deux infirmières m'ont rigolé au nez. Bien sûr, elles ont une vision des culs bien différente de la mienne, puisque la raie des

fesses est leur pain quotidien. Raymonde a déclaré que rien ne l'étonnait d'Ulysse, indigne petit-fils de la Mère Michel. Elles se demandèrent l'une à l'autre en riant : « Jouit-on mieux d'un cul lorsqu'il a été exposé au public ? » L'exhibition est une hystérie masculine bien connue dans les hôpitaux et, sans doute aussi, au théâtre. Raymonde, qui explique tout par la politique, voyait dans le triomphe de la droite la raison majeure de nos dépravations actuelles. Yvette lui répondit que tous les hommes sont des vantards. Ils ne savent pas garder secrète leur pratique du plaisir. Faut qu'ils en parlent.

La conversation des deux femmes vint alors sur les orgies et la bizarre relation de Marianne Laroque avec Juliette, la grande pute si sympathique de la route de Châteaurenard. « Il faut du piment dans l'amour, affirma Yvette, et sans doute aussi un peu de sadisme. » Elles éclatèrent de rire. Même Raymonde, militante gauchiste, qui avait lancé un puissant collectif d'infirmières, il y avait deux ans, trouvait que le sadisme avait sa raison d'être. Quand l'amour s'affadit, faut durcir le rapport.

- Jusqu'à étrangler une femme ?
- Y rêver en tout cas.

Je ne veux pas me montrer moralisateur et donneur de leçons, mais depuis que Damien et Victor m'avaient parlé des orgies dans le Luberon, tout le monde autour de moi semblait les admettre et même, orgie pour orgie, les trouver plus piquantes en décors maçonniques. Eh bien, non ! Même si l'on pense de moi que je suis un maçon tout con, je veux de la morale en toute chose et je n'ai jamais eu besoin de piment les milliers de fois où j'ai fait l'amour à Yvette.

- Pourtant, tu aimes bien qu'elle crie, j'en suis sûre, dit Raymonde.

Après avoir rigolé du sadisme, elle est tout à coup redevenue très sérieuse : ton sec et net de militante à laquelle on ne la refait pas.

- Surtout avec le guignol que nous avons maintenant à l'Élysée, me dit-elle et elle ajouta :
- Titou, je ne suis pas franc-maçonne, mais méfie-toi. Les accusations contre vous viennent toujours des couches les plus réactionnaires de la société. Vous n'êtes peut-être pas de grands cerveaux, mais le libre examen et la liberté de conscience, les gens au pouvoir, même à gauche, en ont toujours eu peur. Faites gaffe, les frères trois points. Quand le pouvoir est tenu comme en ce moment par le clown de l'Élysée, il pleut dans tous les magazines des pages et des pages contre les francs-maçons. Or, moi, militante depuis

toujours de la vraie gauche, pas celle de la Madone des Deux-Sèvres, la vraie, je suis bien sûre d'une chose : si l'environnement du clown est maçonnique, comme l'écrivent les magazines, c'est qu'il s'agit de faux maçons comme ses réformes sont de fausses fenêtres sur l'avenir.

Raymonde me gênait. Je n'aime pas ces attaques répétées contre ce Président de la République. Je préfère la tradition de nos rituels de table qui nous font porter une santé en l'honneur du chef de l'État dès lors que nous pouvons nous réunir librement et quelle que soit sa couleur politique. Usage impraticable aujourd'hui. Par sa faute ? Par la nôtre ?

Nous avons changé de sujet. Raymonde avait assisté dans son hôpital à des réunions maçonniques *post-mortem* autour du cercueil de maçons. Nos frères prononçaient des mots bien plus prenants, nous dit-elle, et bien plus dignes que les bavardages des curés. Elle nous avait en sympathie, me dit-elle, en raison de notre rapport très sain avec la mort. Les prêtres singent le patronat : « Vous serez mieux payés de vos efforts dans l'autre monde. Ainsi soit-il. » On a envie de leur répondre : « Et ta sœur, elle jouira mieux avec les anges ? On ne sait même pas s'ils ont un sexe ! » Yvette approuva Raymonde : « Devant les morts, les curés disent n'importe quoi et le disent mal. Les francs-maçons parlent bien mieux. » Puis elle ajouta :

- Allons, Titou, oublie ta chérie et ne perds plus ton temps. Cette enquête et ton procès-verbal ne te mènent à rien.

Le soir, en nous couchant, elle fut tout de même surprise de ne pas me trouver disponible à l'amour comme je le suis toujours. Elle manifesta cette surprise en rallumant la lampe et en me regardant le blanc des yeux. Qu'y cherchait-elle ? Un secret que je lui cachais ? Je n'ai pas beaucoup d'ombres pour Yvette et, d'ailleurs, pourquoi en aurais-je ? Mieux elle me fouille et mieux je suis.

Au matin, je me suis réveillé plein de mauvaise conscience. Et si j'étais le seul à pouvoir dresser quart d'heure par quart d'heure le tableau des présents à Mégara le jour du crime ?

Il fallait me mettre au travail. Mon tableau serait de toute façon utile, même avec des erreurs. Je pouvais aussi faire un autre tableau : celui des présents, absents et excusés à toutes les tenues de nos trois loges depuis le début de juin. En réunissant le maximum d'informations, nous finirions bien par trouver le coupable, s'il est des nôtres. S'il est de la propriété voisine, Élysée ou pas Élysée, ce ne serait plus notre affaire. S'il est de la

Grande Loge Nationale, tant pis pour elle et, sans doute aussi, tant mieux pour nous tous. A quoi sert donc cette obédience ?

Je me chargeais ainsi d'un travail très lourd, mais je suis comme ça. Il me faut des gens honnêtes autour de moi. Une seule poire pourrie et le panier tout entier est à jeter.

Bernard, le rouquin plein de taches de rousseur, grand patron et poète moderne, qui nous avait fait le récit des amours de Théo en sa présence muette ou presque, me regardait d'un drôle d'air pendant notre réunion du matin. J'avais pris peu de notes le concernant, car il m'avait paru hors de l'affaire. Mon idée de tableau des présences quart d'heure par quart d'heure ne lui avait pas plu. Il le considérait en patron qui juge irrecevable une proposition du factotum. Eh bien oui, je ne suis pas un patron et encore moins un poète moderne qui parle de dérélition et de théâtre du désastre, de la déconstruction, de la dérive ou du désespoir. Aïcha, passant derrière mon dos pour enlever une assiette, avait frôlé volontairement mon cou de sa main et dit à mon oreille : « Nous sommes tous très malheureux, Monsieur Titou. Il ne faut en vouloir à personne. »

- Ulysse n'est pas philosophe, avait dit Bernard en un moment où je ne notais plus rien, mais je me souviens très bien de ses paroles. Jean-Michel est professeur de philosophie, dragueur d'idées, de sensations, de femmes. Il confond à plaisir, et pour se jouer de toute chose, émotions fortes et grandes pensées.

J'avais donc quitté Mégara avec du vide en moi et ce vide a nourri ma déprime du soir. Je me suis relevé dans la nuit pour chercher dans mon *Robert* le sens du mot dérélition : « Isolé, abandonné, privé de tout secours ». Comment peut-on se trouver en état de dérélition lorsque l'on est franc-maçon ? Notre chaîne d'union est à l'opposé de la dérélition. Pas sur le plan philosophique ? Et si les intellectuels cherchaient par mépris du peuple à se mettre en dérélition, donc en déprime ?

Le lendemain matin, je me suis réveillé plein d'ardeur. Les intellos ne peuvent pas m'abattre très longtemps et si, en cela, vous ne me trouvez ni moderne ni supérieur, allez donc chercher vos supérieurs modernes ailleurs !

Premier boulot : Remettre de l'ordre dans la suite des événements.

Premier dimanche, la fête chez Théo et le crime. Premier samedi, début des éliminatoires et commencement de l'affaire. Nous en arrivions au deuxième samedi avec la finale, mais c'était le

premier dimanche qui comptait le plus, avec la réception chez Théo de midi à minuit.

Nédelec et sa femme, par exemple, étaient-ils passés ce jour-là à Mégara ? Oui. Je les y avais vus. À quelle heure ? J'aurai à le vérifier. Nédelec n'est pas maçon, mais il passe parfois pour tel depuis que Théo l'a invité avec sa femme à un Grand Aïoli. Quand ? Le dernier été d'Antoinette. Nédelec a un yacht. On le dit milliardaire. S'il y a eu orgie, pourquoi pas avec lui ?

Et Bruno Montel ? À quelle heure est-il venu à Mégara ce dimanche-là ? Combien de temps y est-il resté ? Le commandant Moret n'était peut-être pas aussi fantoche que ça en me suggérant ma liste quart d'heure par quart d'heure. Je devais aussi travailler mon procès-verbal avec plus de méthode et de précision. Assez de mes mélanges et de mes confusions !

Je suis donc parti pour la coopérative le lendemain avec ma petite tête en ordre et, en fin de matinée, je servais un client quand un des trois compagnons, dont l'un était Bruno Montel, vint à moi. Midi allait sonner, l'heure de rentrer chez moi pour déjeuner. Le compagnon me salua en profane et me proposa de m'emmener manger quelque chose au resto.

- Vous êtes Bruno Montel ?
- Non, moi, je suis Laurent Rollier. Bruno Montel est un frère de Marseille.

J'ai su ce que me voulait notre jeune compagnon quand nous avons été assis dans un petit resto italien de la Ville basse. Laurent Rollier habitait à Aix, mais sa mère avait une maison à La Roquebrussanne. Il appartenait à une loge du Droit Humain d'Aix et fréquentait volontiers celle de La Roquebrussanne. Il n'allait jamais ni à *La Justice* ni au *Chemin*. C'était pourquoi je ne le connaissais que de vue. Il avait la fierté d'être un écologiste militant. Il refusait d'assister en visiteur aux tenues de notre loge du Grand Orient, la mienne, parce que notre vénérable, Henri Paget, préparait à Cadarache une nouvelle génération de centrales nucléaires, ce qui faisait de lui, selon Laurent Rollier, un criminel notoire. Il n'allait pas non plus dans notre loge de la Grande Loge, *Le Chemin*. Elle ne recevait pas les sœurs, parce qu'elles étaient des femmes, mais ses membres assistaient à des tenues de *La Justice* ou de *La Lumière* pour les y rencontrer. « Tartufferie bouffonne », me dit-il.

Je refusai la polémique. Il m'avait invité à ce déjeuner pour m'interroger, me sachant grand ami de Théo Sérignan. Que se passait-il ? Pourquoi l'avait-on arrêté puis mis en examen et relâché sous contrôle judiciaire ? C'était sa mère qui lui posait

ces questions. À vingt-cinq ans, il ne vivait plus avec elle et il habitait Aix, mais elle était inquiète, très inquiète de ce qui se disait des francs-maçons. De la ribouldingue dans le Luberon ? Pas avec Théo Sérignan quand même !

Son ami de Marseille, Bruno Montel, du même âge que lui, compagnon comme lui, avait participé l'an dernier à deux ou trois soirées dans la villa de Marianne Laroque et Laura Soline. Des soirées un peu chaudes, mais sûrement pas des orgies. Bien sûr que, dans une grande maison, quand tout le monde a bien bu et que la nuit d'été s'avance, on s'embrasse et on baise un peu partout dans les chambres, au salon ou sur les bords de la piscine, mais sans rien d'excessif. À chacun sa chacune, comme on dit. Pas d'échangisme.

Cette année-ci, les bonnes soirées n'avaient pas recommencé. Laura jouait Électre tous les soirs et elle dormait en Avignon. Personne n'avait revu Marianne, et Bruno en était bien déçu, car ils avaient été de très bons copains l'an dernier.

- Copains seulement ?
- J'espère pour lui que non, mais je n'en sais rien.
- L'an dernier, tu ne les as donc pas vu baiser ?
- Je n'étais pas là-bas pour les surveiller. Je te dis que le mot orgie est trop fort.
- Parle-moi de Bruno Montel.

Il me raconta ce qu'il savait de lui. Un intello, vingt-sept ans, avec un roman en attente chez les éditeurs à Paris et vivant avec difficulté de collaborations diverses dans les journaux et radios de Marseille. Sa nana officielle est une prof, pas maçonne. Elle le loge et, disons-le - il n'y a pas de honte - elle l'entretient.

- Qu'est-il venu chercher en franc-maçonnerie ?
- Comme moi. Nous sommes passionnés d'hermétisme et d'alchimie. Bruno est à l'affût des correspondances symboliques. Du type de celles de Baudelaire, tu vois ? C'est pour ça qu'il a voulu rencontrer Théo Sérignan, qui est étourdissant sur *Les Fleurs du mal*. On croirait qu'il les a écrites et c'est à Mégara que Bruno a rencontré Marianne Laroque.
- Il en est devenu amoureux ?
- Comme tout le monde. Pas toi ? Il est vrai qu'elle est belle, mais Bruno est resté prudent. Il a son amie à Marseille et c'est chez elle qu'il a son pieu.
- Ils se sont revus souvent ?

- Pas très souvent, mais chaque fois qu'elle descend dans la région, elle lui fait signe. Ils se téléphonent. Ils restent en contact.
- Et ils ne baisaient pas dans la villa du Luberon ?
- Je te dis que je n'en sais rien.
- Est-il venu à la fête en l'honneur de Théo que nous avons donnée à Mégara cette année ?
- Bien sûr.
- Il y est resté longtemps ?
- Je ne le sais pas. Moi, je n'y ai passé qu'un moment. J'ai profité de ce que je me trouvais à La Roquebrussanne pour aller dîner chez ma mère.

Mes questions l'agaçaient. Il voulait que je lui dise pourquoi la police enquêtait chez les francs-maçons et le faisait savoir à toute la ville. Sa mère paniquait et lui répétait : « Tu vois, tu vois, je t'avais prévenu. Les francs-maçons sont des ennemis de l'Église. Je les crois capables de tout. »

N'osant pas se présenter à Mégara, il s'était rabattu sur moi. Il se sentait menacé dans son cheminement initiatique qu'il voulait spirituel par la voie ésotérique traditionnelle sans qu'il soit encombré de traverses sociétales. C'est lui qui a utilisé l'expression « traverses sociétales. », me donnant comme exemple, et grave, très grave, l'enquête policière qui mobilisait les esprits à La Roquebrussanne. La suspicion perturbait tout et alarmait sa mère. Il supportait mal par ailleurs que notre loge, *La Justice*, ait pour vénérable Henri Paget, ponte en recherche nucléaire. Il était criminel à ses yeux de travailler dans le nucléaire. Quelle valeur pouvait avoir l'initiation d'un homme d'une morale aussi douteuse ? Il s'agissait évidemment du Grand Orient, obédience matérialiste, mais la Grande Loge ne valait pas mieux. *Le Chemin* refusait de recevoir les femmes en tenue, ce qui lui paraissait ahurissant de nos jours. Enfin, toutes ces rumeurs autour de l'arrestation de Théo, cette accumulation de faits graves, qu'en penser ? Que reste-t-il de la tradition ésotérique après de tels cafouillages ? Rien. Le désert. Plongé dans l'étude des grandes correspondances symboliques, de l'alchimie, d'Hermès Trismégiste et du Livre des Morts des Anciens Égyptiens, il tombait de haut lorsqu'il se retrouvait en loge, même si le Droit Humain échappait aux dérives des autres obédiences...

De telles exigences, excessives et parfois très proches d'un intégrisme maçonnique, sont assez fréquentes chez les jeunes compagnons, mais Laurent Rollier me faisait peur. Il se montrait

d'autant plus révolté qu'il avait à répondre de nous devant sa mère, dont il ne supporterait pas qu'elle ait raison contre nous.

Que pouvais-je lui répondre ? Qu'entrer en loge, c'était plonger dans la réalité humaine et s'en accommoder provisoirement pour, la connaissant mieux, la transformer peu à peu ? Je connaissais bien ce discours et j'y adhère. À force de l'avoir entendu, je peux le réciter par cœur aussi bien qu'un autre, mais ce n'est pas un discours pour Titou. Un salarié modeste ne peut pas avoir le culot de parler au nom de l'Humanité, même s'il en fait partie aussi bien et peut-être mieux que les philosophes qui blablatent.

Je me suis retrouvé soudain très abattu devant ce jeune compagnon intransigeant et passionné. Je me rappelais Théo lorsqu'il me disait : « En loge, écoute nos compagnons, ce sont eux qui éclairent les maîtres. »

Nous ne nous sommes pas attardés à table. Il me pressait d'en revenir au grand tableau quart d'heure par quart d'heure. De midi à minuit, cent personnes au moins, comme les compagnons Laurent et Bruno, étaient venues à Mégara pendant que dans le Luberon quelqu'un ou quelques-uns assassinaient Marianne Laroque. Certains de ces nombreux visiteurs n'avaient fait que passer. D'autres étaient restés cinq ou six heures dans le jardin et la maison. Simple exemple, mon patron de la coopérative est venu. Il n'est pas maçon, mais il a eu Théo comme professeur. Je sais qu'il est resté une heure. Je le guettais du coin de l'œil. Je l'ai vu arriver, puis repartir. Nédelec et sa femme sont passés à peu près à la même heure. Je les ai vus s'installer dans des fauteuils de jardin et se faire servir des boissons fraîches par Aïcha. Combien de temps sont-ils restés ? Une heure environ, de quinze à seize heures. Cette information suffira-t-elle à Fantoche pour mettre Nédelec hors de cause ? Il ne m'a pas donné l'heure de la mort.

Serais-je plus précis pour Yvette ? Personne ne songerait à la mettre en cause, mais qu'est-ce que je prouve si je dis qu'elle s'est rendue à Mégara très tôt le matin pour tout bien préparer avec l'aide de Marinette, qu'elle est ensuite redescendue chez nous en Ville basse, puis qu'elle est remontée vers quinze heures pour faire une première vaisselle et je la revois vers minuit qui range les verres et l'argenterie d'Antoinette dans le grand buffet de la salle à manger. Entre temps, elle aurait très bien pu faire un saut dans le Luberon. Il ne faut pas des plombes pour étrangler quelqu'un.

Je dois évidemment reconnaître que je suis mieux placé que Fantoche pour mener cette enquête. Si le ou les coupables sont

des francs-maçons de chez nous, Fantoche m'a mis sur la bonne voie, mais elle sera longue.

Et Damien, notre frère belge qui est toujours si drôle avec ses histoires de duchesses et de barons ? Je suis certain que Victor et lui sont venus à Mégara. Je les revois dans la pénombre de la grande pièce, près de la cheminée. À l'un de nos frères qui lui demandait de se nommer comme il venait de le faire lui-même pour se présenter, Damien répondit :

- Damien de mon prénom, mais ne me demandez pas mon patronyme. Les Français ne savent ni l'écrire ni le prononcer. Comme disait la vicomtesse en tâtant pour la première fois le célèbre et magnifique organe du baron : « Une chose pareille, si turgescente, a-t-elle un nom, Baron ? En flamand, oui, mais en français ? »

Entouré de rieurs, Damien ne voulait pas en rester là.

- Je vois que vous aimez les histoires mondaines. J'en ai une sur le Moyen- Orient. Un noble Français avait vendu sa fille à l'Émir de Bahreïn. Vint la nuit de noces et la nouvelle petite princesse dit à son émir : « Ne forez pas ici, mon Prince, ne forez pas ! Vous ne trouverez jamais du pétrole dans ce trou-là. » Et, complaisante, elle se tourna.

Quelle heure était-il ? Nous écoutions et nous applaudissions Damien. Aurait-il pu arriver en cet instant du Luberon après avoir tué Marianne pour s'assurer d'un alibi grivois à Mégara ? Ou, à l'inverse, créer le cercle autour de lui, s'éclipser, puis revenir à Mégara. Je prends l'exemple de Damien, improbable assassin, mais cet exemple vaut pour nous tous. Dois-je m'obstiner dans ma mission, prendre Damien et tous les autres à part pour leur demander à quelles heures très exactement ils étaient chez Théo Sérignan dans la journée du dimanche 25 juin ? Or, voilà qu'avec un petit groupe de frères, Damien passe de nouveau à la coopérative pour avoir des nouvelles. Il se dit sur le Mail « Titou sait tout. » J'interroge donc Damien et il me répond :

- Je suis resté à Mégara de midi à minuit ce dimanche-là. Même que j'ai apporté du Pavé d'Anvers dont vous vous êtes tous régalez. C'est de la viande de cheval, qui se coupe en fines lamelles. À condition de ne pas savoir qu'il s'agit de cheval, chacun a trouvé cela délicieux. Toutes les vérités ne sont pas bonnes à crier sur les toits, mon cher Titou. Un tel délice serait donc du cheval ? Quelle horreur ! Nous adorons fermer les yeux, mon frère Titou, mais le baron ne les fermait pas quand il disait à la

marquise : « Montrez-vous, Marquise, montrez-vous bien, montrez-vous toute. J'aime la viande. »

Qui me prouve que Damien est resté à Mégara de midi à minuit ? Il se fait remarquer lorsqu'il est là, mais prenons-nous conscience de son absence ? D'où ma question : Que savons-nous de nos frères et de nos sœurs ? Si peu. Des riens. J'avance pas à pas dans les ronces de la suspicion sans être jamais sûr de rien, déchiré par les doutes, paralysé par la fraternité. Quand Damien se montre si rigolard, cela le disculpe-t-il ou l'accable-t-il ? Je sais qu'il est une sorte de notable dans sa ville de Gand où il m'a généreusement invité. Je sais aussi par Victor qu'il est allé dans la villa du Luberon, mais c'était l'an dernier. Damien est un gros malin et il y a de la malice à faire constamment le comique.

Je sais encore que Théo et Victor, si opposés dans leurs approches philosophiques, sont d'accord sur un point : « Dès que tu vas au fond des choses, la logique se détraque. » Ce sont les mots-mêmes de Théo. Or, moi, Titou, peut-être parce que je ne suis pas fait pour la philosophie, j'ai besoin avant tout de logique, de raison, de mise en ordre. Je me sens « équerre et compas » jusqu'au bout de mes ongles et, même, je me méfie toujours lorsqu'on me parle d'étoile flamboyante ou de Grand Architecte. Qu'est-ce que cela cache ? Le recours à la vie éternelle ? J'y vois une rémanence des vieilles illusions religieuses.

Après mon repas rapide avec Laurent Rollier et deux heures passées à la coopérative où j'ai répondu aux questions des frères et des clients, tous persuadés que « Titou sait tout sur l'affaire », alors que je ne savais rien, je suis monté à la Brasserie du Mail, non pour la Coupe, qui ne m'intéressait plus, mais pour parler à Marinette.

Hormis la mienne, c'est la femme qui m'a toujours fait le plus de bien. Dès que je la vois, je vais mieux. Yvette le sait et, certains soirs où elle était de garde à l'hôpital, elle m'a même envoyé « voir ma chérie », comme elle dit.

J'ai pris place en terrasse et Marinette est venue s'asseoir à ma table.

- Tu es bien triste, mon Titou. Qu'est-ce que tu bois ?
- Un café.

Elle a appelé le garçon et nous en a commandé deux, preuve qu'elle voulait prendre le temps de parler avec moi.

- Ne te frappe pas, mon Titou. Les flics sont totalement paumés de nos jours. Ils vous retiennent pour rien pendant des heures et vous relâchent sans savoir pourquoi.

- Pour Théo, cela n'a pas été rien. Il reste en surveillance judiciaire pour avoir déménagé nos archives.
- Tout s'arrangera. Cette Marianne a été la copine d'Ulysse, mais elle ne nous est rien à nous. Dans un an, nous l'aurons oubliée.

Je pris alors conscience que, pour la première fois de ma vie, je ne disais pas tout à Marinette. Nous avions juré de ne révéler à personne, même pas à un juge, la paternité de Théo tant que ses deux fils n'en auraient pas été informés. Dans ma jeunesse maçonnique, nous étions tous très à cheval sur le secret maçonnique. J'entends encore Émile, notre ancien vénérable qui nous disait à nous, les apprentis : « Un secret s'enterre à cent mètres en sous-sol et tu dois effacer toute trace en surface. » Même si, aujourd'hui, le secret maçonnique n'est plus ce qu'il était, Marinette n'apprendra rien par moi.

- Tu vois, Titou, enchaîna-t-elle sans se douter de rien, ta loge du Grand Orient s'appelle *La Justice*. Du coup, tu crois en la Justice. Tu ne vois pas ce qu'elle est devenue en France. Quand la Justice d'aujourd'hui ne sait pas si tu es coupable, elle t'enferme. Quand elle est bien sûre que tu l'es, elle te relâche pour désengorger les prisons. La seule chose que je redouterais, si j'étais à la place de Théo, c'est que les gens pensent de moi : « Ils l'ont relâché, c'est donc bien lui le meurtrier. »
- Parle-moi, Marinette. Tu me fais un bien fou.
- Je vais te dire. Cette Marianne était une très belle femme. Des milliers d'hommes couraient à ses trousses. Comme elle se donnait le genre de n'avoir peur de rien, elle sera sans doute allée trop loin dans cette villa de luxe. Ces femmes-là répondent oui aux uns et non aux autres, mais les hommes friqués n'acceptent pas qu'on leur dise non. Moi, je dis non à tout le monde sauf à Ciu. Je fais plus : Je veux que cela se sache. Résultat, les mecs me respectent et, quand certains me parlent de Ciu, qui saute sur toutes les fesses qui passent, je leur réplique : « Vous voulez quoi ? Que je le tue, mon homme ? Il le mériterait, mais je préfère me le garder vif. »
- Marinette, Marinette, le meurtrier de Marianne boit peut-être en ce moment même un Casanis à l'une de tes tables.
- Un Casanis ou un Ricard, je m'en fous. Titou, ce n'est pas ton boulot de retrouver ce mec. Je crois dur comme fer qu'il n'est pas de la rue Tournefort. Ce sera plutôt un ami de Michael ou d'Edgar Joly, ce faux-cuj. J'ai repassé dans ma tête tous ceux de la rue Tournefort : ils ne sont pas dans le

coup. Je te le dis, mon Titou. J'en suis sûre. Tu peux dormir tranquille.

- Pourvu que tu aies raison. Ciu prétend que tu ne te trompes jamais.
- Pardi ! C'est lui qui me trompe ! Ce matin, Michael est venu très gentiment me serrer la main. Il ne me drague pas, mais il me regarde, tu devines comment. Si je le laissais faire, ses yeux feraient sauter les boutons de ma blouse. J'ai pensé : « Si seulement ce pouvait être lui qui ait tué Marianne. Tout le monde l'aurait dans l'os : le maire, ses adjoints et les montreurs d'ours ».
- Ne t'en va pas, ai-je dit alors à Marinette qui se levait pour accueillir des clients, reste un peu à ma table.
- Une minute, mais pas plus. Tu as vu le monde qui débarque ?
- Ulysse ne semble pas avoir du chagrin. Il a pourtant vécu avec Marianne pendant un an. Tu crois que les gens de théâtre sont moins sensibles que nous autres ? Tu crois qu'à force de jouer la comédie leur cœur se détraque ? Moi, si j'avais aimé une femme aussi belle que Marianne, je ne supporterais pas de la revoir toute froide dans une morgue.
- Tu es un gosse, Titou. Une femme qui a servi ne compte plus pour la plupart des gars. Vous la jetez comme un mouchoir en papier et vous vous dépêchez de l'oublier. Il suffit de tenir un bar et d'avoir des oreilles pour le savoir. Ciu fait pareil avec ses poulettes. Moi, mon plus grand plaisir, c'est de prendre un tilleul-menthe avant de rentrer dans mon lit. Ne souris pas. Je ne te parle pas d'entrer dans le lit pour faire l'amour. Ciu ne me le fait jamais le soir. Nous sommes trop fatigués quand nous fermons la brasserie. Pour nous, été comme hiver, le temps de l'amour, c'est la sieste. Cela marche comme ça entre nous depuis des années et, le soir, quand j'entre dans mon lit, mon désir, c'est ma tisane. J'y tiens. Je me fais chauffer de l'eau dans une petite casserole que he monte dans ma chambre au tout dernier moment. Là-haut, j'ai un bol. Quand les feuilles de tilleul et de menthe ont bien infusé, je verse le contenu de la casserole dans le bol en retenant les feuilles avec une petite passoire. Je fais cela assise dans mon lit. Tu vois, mon Titou, je te dis tout de mon intimité. Je bois mon tilleul-menthe très chaud, mais pas brûlant. C'est le plus grand plaisir que j'ai dans la journée. Je le bois à petites gorgées, je le savoure, exactement comme on ralentit le plaisir

d'amour. Quand j'ai fini de boire tout le bol, je le mets sur la table de nuit et, dans la minute-même, je m'endors sans même dire bonsoir à Ciu. Il sait que je l'aime. Pas besoin de bisous. Je dors profond jusqu'au matin. Ce bonheur, je le dois au tilleul-menthe, mais le matin, quand je me réveille, en même temps que je vais faire pipi, je verse dans les toilettes les restes de tilleul et de menthe. Les amants ordinaires font pareil. Ils nous rejettent après usage comme des feuilles mortes et détremées. Ils se libèrent. Ils ne veulent même plus nous connaître et ce que je vérifie tous les jours depuis quelque temps, c'est que les femmes commencent à faire pareil. Elle se prennent un homme pour l'après-midi. L'amour devient précaire, aujourd'hui. C'est pourquoi je n'ai pas d'amants, mais un seul grand amour. Marianne, elle, s'est trompée de vie. Ce qui lui est arrivé lui pendait au nez. C'est triste, bien sûr, mais tournons la page. Il ne faut pas donner tort à Ulysse. Il est bel homme et il se comporte en bel homme. Les femmes ne devraient pas chercher à lui rendre la pareille. Tu crois qu'elle gagnent à jouer au mec ?

À cet instant, un jeune apprenti de ma loge est arrivé. Il a dans les trente ans et il apprend le métier d'avocat dans le cabinet de Thérèse. Elle nous l'a présenté, car elle ne le voulait pas dans sa loge d'Aix. Ils étaient trop proches, nous a-t-elle dit.

Cet apprenti a foncé sur moi, tout pâle et très excité :

- Titou, Thérèse te demande de venir tout de suite. Ils viennent d'arrêter Bernard.
- Bernard ?
- Oui, Bernard, de la Grande Loge à Paris. Celui qui habite chez Théo. Ils ne l'ont pas mis en garde-à-vue. Ils l'ont embarqué direct pour Aix et ils l'ont présenté au juge, qui l'a immédiatement incarcéré. Ils ont une preuve contre lui et Thérèse veut te voir d'urgence avec les trois vénés. Viens, Titou. Excuse-nous, Marinette. Cette fois, c'est très grave, mais motus ! La presse en parlera bien assez tôt.

Marinette en riait presque. Elle me mit deux gros baisers sur les joues et me dit :

- Bernard ! Le rouquin ! Un Parisien ! Tant mieux ! Tu vois, mon Titou, j'avais raison : le coupable ne pouvait pas être de la rue Tournefort.

*à suivre...*